

Charles en profite. Il écrit ses œuvres complètes sur disquettes. Personne ne peut l'interrompre. Quand Charles écrit François parle. C'est devenu un automatisme. Aux prochaines élections nous aurions pu nous présenter dans un comté rural. Les paysans ont moins de préjugés que les urbains vis-à-vis des fantaisies de la nature. Un député à deux têtes ne leur ferait pas plus peur qu'un veau à cinq pattes.

Nous serions ce qu'on appelle « un candidat sûr ». Les Québécois, depuis la bataille des Plaines d'Abraham, veulent gagner partout à la fois. Ils achètent des billets de toutes les loteries. Ils auraient élu une tête à Québec, et l'autre à Ottawa ! L'idéal. Puisque Charles parle anglais « sans accent » ne sommes-nous pas un parfait bicéphale *bilingue* ? Mais nous n'avons qu'une identité civile. Cela a longtemps posé un problème juridique : est-ce que la citoyenneté est attribuée à la tête ou aux jambes ? Pas un seul juriste n'avait prévu la question. Quelle signature ferait foi ? La femme qui nous épouserait serait-elle obligatoirement *bigame* ? La question est remontée jusque devant la Cour suprême. Des juges comme coqs en pâte y délibèrent depuis dans leur sauce. Dès qu'on met le doigt dans les rouages politico-juridiques on en a pour l'éternité. L'éternité.

Il y a aussi un programme historique, un programme sociologique et un programme médical. Quand est apparue à l'écran cathodique la question : « Vous souvenez-vous de maladies infantiles importantes ? » François a cru bon de répondre : « Notre

naissance. » Aux autres de se débrouiller avec la scarlatine !

Selon les dires des spécialistes nous étions un bébé qui n'allait pas vivre plus de six jours. « Comment envisagiez-vous l'avenir ? » demanda alors l'ordinateur. « Dans l'Almanach ! » répondit tout de go François. En effet autant de pages furent consacrées, l'année de notre naissance, aux têtes à Papineau qu'on en avait publié, vingt ans plus tôt, à l'arrivée des jumelles Dionne en Ontario.

Depuis 1936, dans chacune des éditions de l'Almanach du peuple, on retrouve les quintuplées offertes comme des asperges dans un grand plat. Or dans l'édition de 1956, au beau milieu du volume, un montage photographique oppose d'un côté les chatonnes maigrichonnes sur les genoux de leur géniteur ébahi et, sur la page suivante, dans les bras de « A. A. » en costume de Gene Autry, emmaillotées comme porcelaine, enfirouapées, nos deux têtes de poupées édentées. Les mères sont restées à l'écart. Pudeur féminine ! Évidemment une même légende en caractères gothiques s'étale à travers le tout :

« Impossible n'est pas canadien-français. »

Ah ! Si nous avions été d'âge ! On se serait fréquentés. Mais les jumelles Dionne, prises en charge par une Société sans but lucratif (apparent), furent élevées comme des poulettes grises derrière une clôture de broche. On leur construisit un dortoir sur mesure. Une salle de classe à cinq banquettes. Un terrain de jeux, cinq balançoires. Autant de pissotières. Une cuisinette isolée. Et le reste. Dès qu'elles furent d'âge

scolaire une religieuse du Saint-Nom-de-Marie les prit en charge. Ou était-ce de l'Immaculée Conception ? Conception. Nous aurait-on acceptés dans l'enceinte comme coq de service ? Qu'espérer d'un jeune bicéphale s'accouplant à cinq vieilles jumelles ? Une nouvelle page en couleur dans l'Almanach, sans doute, notre véritable livre d'histoire ! L'histoire. Nous avons fait notre première et dernière communion aux premiers jours de la *Révolution tranquille*. Quelle époque !

« Votre père et moi avons décidé de rentrer en ville », nous apprit maman un beau matin de septembre. Elle était en robe de chambre, un plumeau au poing. Perché sur un tabouret l'un de nous lavait la vaisselle, l'autre l'essuyait d'une seule main. « Ce sera mieux pour tout le monde », ajouta-t-elle, « ici Bébée n'a pas d'amies, c'est très mauvais. »

— Et nous ? fit Charles.

— Vous êtes ses frères, ce n'est pas pareil. Et puis vous avez atteint l'âge scolaire. Nous vous placerons dans une école publique. Votre père est démocrate, il ne faut pas l'oublier.

— Pour apprendre quoi ! » dit François avec dédain. En effet, grâce aux efforts du Dr Bonvouloir qui s'amenait souvent avec de lourdes encyclopédies sous les bras, nous avons déjà assimilé tout ce qui s'enseignait obligatoirement dans les petites classes.

— Vous apprendrez à vous défendre, répliqua notre mère.

Le déménagement se fit avec le vieux camion cahotant. « A. A. » avait obtenu un jour de congé, la

boîte de Phoebus était bourrée ; lui aussi. Il affirmait que la bière donne de la vigueur aux muscles. Les colis étaient pourtant de plus en plus lourds.

Nous sommes allés habiter dans l'ouest de la cité, au second étage d'une vaste tour d'appartements. « A. A. » s'y était pris trop tard. En ville on n'a pas toujours le choix. Nous avons troqué un jardin contre des corridors en *terrazo*. Bébée y cherchait en vain des papillons. Les premiers jours nous placions sur les marches des trappes à mouffettes. Les locataires, quand ils nous voyaient courir dans l'escalier, longeaient les murs. Les étrangers surtout, des immigrants, qui devaient craindre nos têtes abondantes, se réfugiaient précipitamment dans leurs tanières. Il n'y avait rien à faire. On ne pouvait pas même pêcher dans le bassin de l'entrée. On ne trouvait plus d'insectes. Les Fontaine, pour nous consoler, nous offrirent quelques couleuvres. Bébée les mit en liberté. Le concierge ne l'a jamais avalé.

En octobre, il fit un temps capiteux, l'été des Indiens s'était posé sur la ville comme une marmite tiède. A l'école, la vie était trépidante. Un mois à peine après nous avoir appris des compliments, des grâces et des prières, sœur Cécile du Bon Conseil disparut. « Quel charivari mes petits amis », aurait dit Tante Lucille. Du coup il n'y avait plus d'autorité qui tienne ! Sœur Cécile avait fui avec le directeur. C'était sa *révolution tranquille*, elle avait balancé sa capine par-dessus les moulins. Un volcan s'était éveillé sous ses jupons. Nous ne comprenions rien à ces histoires. D'ailleurs personne ne savait qu'il s'agissait d'un

glissement profond. Il n'y avait pas que les professeurs qui prenaient enfin goût à la liberté, une fringale s'était emparée de la nation.

« A.A. », au journal, changea de secteur. Il fut versé aux affaires sociales, puis à l'éducation. Il faisait les manchettes en citant ceux qui réclamaient un ministère de l'Éducation. Qui fut créé. De ce jour les fonctionnaires et les philosophes partirent quotidiennement en missions urgentes vers des pays lointains. Ils étaient à concocter l'École Nouvelle.

Pour les seules mathématiques nous avons eu droit à vingt méthodes définitives. Hier les anges s'additionnaient aux hosties, les tables de multiplication s'apprenaient par cœur, et voilà que soudain nous devons jouer avec des bouliers, compter avec des bâtonnets de couleur. Un enfant de huit ans n'ignorait plus rien de la logique, des bases et des fractions. « A.A. » fut vite déphasé. Seule maman, qui s'était recyclée, put continuer à suivre nos progrès. Progrès.

Nous étions premiers en tout. Charles avait appris par cœur les quatre cent vingt-huit (428) questions du Petit Catéchisme de la Province de Québec. François en savait les réponses. Nous allions rafler tous les premiers prix à la Communion solennelle ! Mais hélas les aumôniers, le vent des réformes soufflait, abandonnèrent les réponses et questions du Petit Catéchisme pour sombrer dans l'œcuménisme. La planète était désormais une arche de Noé, nous étions tous frères, sans égard à la religion. Nous étions tous humains. Sans égard aux malformations. Nous servî-

mes donc, dans le renouveau chrétien, de démonstration.

Parfois le professeur invitait « A.A. » à venir rencontrer les élèves. Était-ce pénible d'élever un enfant exceptionnel ? Il racontait sa vie. Maman se refusait à ces jeux. Elle n'a jamais aimé la guimauve. Or peu à peu les enfants, aussi bien en classe qu'en cour d'école, se mirent à nous ennuyer. Nous en savions déjà trop.

— Pour qui donc vous prenez-vous petits fendants ? se plaignaient certains enseignants.

— Pour les Têtes à Papineau...

C'est qu'elles ne cessaient de fonctionner, de questionner. Nous mettions toujours en doute leurs affirmations. Nous étions des cerveaux d'abord et avant tout. Au placard la tendresse ! Nous n'avions pas le temps de nous apitoyer sur la bêtise dominante. Dominante.

Il ne nous restait plus qu'à sauter des classes. Bébée qui voulait nous suivre était essoufflée. Nous avions toujours quelques longueurs d'avance. François dès cette époque se fit des sous à rédiger en cachette les devoirs des enfants fortunés. Charles préférait plonger dans un livre. Quand on le sollicitait il haussait les épaules :

« Je n'ai jamais eu de pitié pour les plorines ! » disait-il en se replongeant le nez dans un roman. « La vraie vie est ailleurs », avait-il écrit en page de garde de son calepin d'écolier. Pour les leçons nous avions mis au point une technique exemplaire. L'un commençait par la fin, l'autre le rejoignait au milieu.

3^e narrateur

« Personne dans ce système hiérarchique et désuet n'était vraiment apte à répondre à leurs attentes », écrit le Dr Bonvouloir dans la quatrième édition de *la Vie double*. Augmentée et enrichie. « L'étroitesse du monde de l'enseignement m'inquiétait. Pas une seule information n'échappait à l'un ou à l'autre. Très tôt, vers l'âge de trois ans, ils avaient même pris l'habitude de dormir l'un après l'autre comme des sentinelles. » Cela nous permettait de gagner du temps, vingt-quatre heures sur vingt-quatre nous étions disponibles ! Nous avons si souvent entendu dire que nous ne pourrions vivre jusqu'à un âge avancé que nous ne voulions rien gaspiller.

Marie Lalonde, de son côté, aurait préféré voir ses fils suivre des leçons particulières. Elle aurait souhaité nous apprendre un art noble comme la peinture de chevalet. Nous aurions eu d'emblée une manière unique ! Un même sujet peint en perfectoscope ! Comme ces cartes postales dédoublées qui réjouissaient tant Britty, lui révélant un univers en trois dimensions. Ou bien maman nous aurait peut-être inscrits aux cours de flûte d'un Andin perdu ? Si elle s'était écoutée, ne nous aurait-elle pas poussés à monter sur scène ? Pourquoi, avec notre visage à deux faces, ne pas faire du théâtre ? Toute jeune, n'avait-elle pas elle-même chanté en public, à l'hôtel de son père, sur la rivière Outaouais ? Elle avait adoré circuler entre les tables, tenant ses tresses à deux mains, traînant ses souliers vernis. Les clients mangeaient leur rosbif en silence, cependant qu'une fillette de treize ans entonnait des airs d'Édith Piaf

avec passion. Ou était-ce le raifort qui les faisait pleurer ? On parla d'elle dans un journal local. Elle s'en souvient aujourd'hui encore avec émotion. Le public la grisait. On peut imaginer le succès que nous aurions eu, au même âge, en duo à la télévision ! Fi des Beatles ! La moitié du Québec, de toute manière, une guitare à la main, chantait déjà pour l'autre moitié. Les nègres avaient pour eux la boxe et le baseball, les Fontaine la lutte, pourquoi ne pas devenir chansonniers ? Nous présenter aux « Étoiles de demain » ? Lancer un trente-trois tours avec nos propres compositions ? François nous avait trouvé un nom de scène : « La Paire ». Une guitare, deux voix. Il voulait que nous soyons accompagnés d'un chœur de jumeaux. La claque ! Cela nous aurait menés certainement à pieds joints jusqu'au « Ed Sullivan Show » diffusé tous les dimanches soirs, depuis New York, cette ville où nous avons été conçus ! Quelles retrouvailles !

Ed Sullivan — n'a-t-on pas dit qu'il était le frère jumeau de l'acteur Humphrey Bogart ? — recevait pour son show les plus grands talents du music-hall, des jongleurs, des charmeurs et leurs serpents, des comédiens célèbres d'Angleterre, des monologuistes noirs de Harlem. Mais surtout il prenait plaisir à découvrir des vocations. L'émission était dotée de son propre orchestre. Sullivan, qui dominait la scène par sa grande taille, se promenait parmi ses invités comme un boxeur paralysé. Il apparaissait tout d'abord avec sur le visage un air sévère qu'il adoucissait d'un magnifique sourire inattendu. Il nous aurait présentés

à l'Amérique entière ! Vingt millions de postes cathodiques bleuisant les chaumières nous auraient ouvert les oreilles et les yeux de quatre-vingts millions d'auditeurs éblouis.

« Ladies and Gentlemen », aurait lancé Sullivan, « n'ajustez pas votre appareil ! » Il aurait dit : « Il n'y a pas d'ennui d'antenne ! Ce que vous avez devant vos yeux n'est pas une image dédoublée, mais un miracle de la nature. Voici... le duo canadien-français le plus étonnant que je connaisse, dans une œuvre de leur répertoire... Take it away Charles, take it away François ! »

« Take it away Northridge », écrit François sur l'écran cathodique. « Terminé ! » Mais l'ordinateur ne comprend pas. « Nous ne savons pas même chanter du folklore en canon », ajoute Charles. « Exit Sullivan », dactylographie François. « Terminé. » Le curseur passe, silencieux comme un oiseau blanc. Il mange une ligne, puis dix qui disparaissent entièrement. Les transistors sont voraces.

« Question. » C'est Charles qui intervient. Le programme est immédiatement interrompu par ce mot clef. Northridge croit essentiel de répondre d'abord à nos inquiétudes. Son information passe après la nôtre. C'est sa conception de l'animation médicale.

« Docteur Northridge », écrit Charles. « Vous n'entrez pas ces recherches pour notre seul bien, c'est évident. Pouvez-vous nous dire ce que vous comptez en retirer ? »

L'ordinateur grésille. La réponse s'étale enfin : « Le docteur est absent. Il répondra à votre question

dans les plus brefs délais. Terminé. » C'est toujours ainsi quand la réponse n'est pas prévue au programme. En rentrant Northridge vérifiera dans la boîte aux lettres électronique et nous enverra ses explications. En attendant le logiciel est revenu aux rapports neutres. Formulaire et compagnie. Nous lisons sur nos écrans respectifs : « Études. Curriculum scolaire. Prière de donner, dans l'ordre chronologique, le nom des établissements fréquentés, la durée des études, les diplômes obtenus. »

« Et voilà qu'il faut un diplôme maintenant pour se faire opérer ! » lance François.

Ce ne sera pas très long à remplir. Nous réussissions deux classes en une ! Seul l'âge nous a empêchés d'entrer à l'université en couches. Il nous a fallu attendre notre quinzième année. Les autorités croyaient qu'un enfant dévaloriserait leur science. Charles s'est inscrit en lettres. François aux HEC. Le plus difficile fut d'harmoniser les horaires ; pour le reste, ce fut comme sur une pinotte. Nous avons terminé nos thèses avant même la scolarité. Enfin. L'université est une vaste salle d'attente.

Les premiers mois nous ne pouvions suivre nos confrères dans les tavernes ou les bars topless interdits aux mineurs. Timides, nous occupions notre temps libre entre deux cours à pratiquer le bénévolat. Prémonitoirement à l'hôpital de la Reine-Marie pour anciens combattants. Ces hommes harnachés comme chevaux de labour, brides, cocardes, œillères, muserolles, mors, gourmette, sous-gorge, collier, rênes, attelles, croupières, à peine capables de se déplacer

dans leurs chaises électriques, jambes et bras coupés, héros de guerres oubliées, nous amenaient à mettre le destin en perspective, tout en bordant leur lit. Des membres ? Il leur en manquait, nous en avions de trop ! Pour certains d'entre eux nous ressemblions à un cauchemar venu du front. D'autres nous récitaient des noms de villages anéantis. En blouse blanche nous allions d'un mutilé à l'autre, à la recherche d'une pensée profonde. Ils ne pensaient plus. Ils avaient été anéantis comme les ponts et chaussées, détruits par le fer et le feu, décapités, dépensés pour ainsi dire. Morts-vivants, ils nous amenèrent à regarder notre propre corps, d'abord avec étonnement puis avec satisfaction. Nous étions en vie ! Promis au formol nous pouvions courir. Nous étions libres !

La vie cachée de Jésus, a-t-on dit, s'est terminée quand il atteignit l'âge de douze ans et vint au temple. La vie obscure et humble de Charles-François Papineau se termina peu après notre arrivée à l'université. Nous n'étions pas là pour passer inaperçus ! L'aurions-nous voulu que cela eût été impossible. Tous les dix jours nous étions sollicités pour une entrevue ou un documentaire à la radio, dans les journaux ou à la télévision. *Freak show. Fric chaud.* François décréta que nos têtes étaient notre talent et que cela devait se monnayer. « A.A. », puisqu'il était aussi journaliste, ferait office d'impresario. Maman soutint qu'un père profitant des anomalies congénitales de ses fils serait repoussant. Il y eut une longue discussion. Acerbe. A tue-tête. Mais il fallait aviser. Les travailleurs de l'information nous avaient redécouverts ! Non seule-

ment nous étions bicéphales mais aussi étions-nous intelligents. « Un jeune monstre sur la montagne », titrait un quotidien du soir parlant de notre arrivée à l'Université *Montis Regii*. Enfin. La nouvelle fut reprise de Singapour à Yaoundé. Maman céda. Un tiers des cachets irait dans les coffres de la « Fondation des canards boiteux » qu'elle administrerait. « A.A. » travaillerait à pourcentage. Avec le reste nous pourrions nous acheter ce dont nous avions envie. Une bicyclette. Des binoculaires. Un bimoteur. Un biplace. Une binerie.

Prenant charge des entrevues, « A.A. » nous recommanda d'éviter les journaux à sensations pour n'accepter de sollicitations que des revues assises. Il s'agissait d'établir notre « crédibilité ». Les magazines d'informations médicales, ou de psychologie, joueraient le rôle des banques. La crédibilité est le crédit d'une étrange monnaie d'échange. Il fallait que l'on nous prenne au sérieux, nous quittions le cirque des enfants pour pénétrer sous le chapiteau des adultes.

Il y eut une seule exception, pour *Paris-Match*. Mais ses rédacteurs payèrent une jolie somme les droits exclusifs en couleur de cette première page couverture ! Et puis la francophonie joua certainement contre les réticences d'Alain-Auguste Papineau. C'est un sacré sentimental.

Paris-Match publia cinq pages de texte et de photos, racontant en parallèle notre histoire et celle des frères Chang et Eng, du royaume du Siam. Ces deux jumeaux étaient nés en 1811. Ils étaient soudés l'un à l'autre par l'extrémité inférieure de leur sternum,

jusqu'à l'ombilic. Quand ils vinrent à Paris, en 1835, dans l'espoir d'une intervention chirurgicale qui puisse les séparer, la Faculté la jugea impossible. Désormais ils seraient siamois. Ne sommes-nous pas québécois ?

« Mais cela ne les a pas empêchés de vivre comme ils l'entendaient ! » exultait François. C'est que *Paris-Match* avait dégotté dans un illustré de l'époque les photographies du mariage des deux frères. On les voyait sur les marches de l'église St Patrick, dans la Cinquième Avenue, à New York, chacun affublé d'un chapeau noir haut de forme, d'une barbichette en pinceau, avec aux bras deux Américaines souriantes perdues sous de grands bonnets fleuris.

« A.A. » avait beaucoup ri à la lecture de ce reportage. Il disait qu'on avait trouvé, avec ce mariage, l'origine du triangle dans le drame bourgeois. Enfin. Chang et Eng moururent à New York le 20 janvier 1874 à deux heures d'intervalle. Chang pendant ces deux heures fit face à son propre cadavre.

Le reportage de *Match* fut suivi de quelques articles dans le *New York Times*, le *Monde*, le *National Geographic* et *Esquire*, la revue de noces de nos parents. Puis vinrent les demandes des médias électroniques.

La notoriété nous plaisait, elle nous rappelait notre vie au berceau. Nous avions seize ans, et nous étions tout étonnés de nous entendre vivre. Maman avait conçu un petit programme qu'elle avait glissé dans l'ordinateur de sa Compagnie. Nous savions, en le consultant, à la minute près, où brillait le flambeau de notre réputation. C'était un merveilleux scrap-book

électronique, on y pouvait relire les articles des journaux et la transcription des entrevues sonores, préparer des réponses plus astucieuses encore aux questions toujours semblables des reporters.

Les logiciels de Marie Lalonde sont plus remarquables que les graffiti du Dr Northridge. Elle a dans le sang l'approche binaire. Son cerveau va si vite parfois qu'elle a peine à se suivre elle-même. Quand elle nous faisait la lecture, de nuit, dans le camion en marche vers un lieu de spectacle, elle disait à voix haute plus vite qu'elle ne tournait les pages. Elle glissait parfois, parmi les récits d'aventures et les romans victoriens, des textes de Cendrars, d'Eluard, de Prévert, et des problèmes de trigonométrie. « Un homme averti en vaut deux », disait-elle souvent pour nous encourager. Nous étions très avertis. Elle avait trouvé l'expression dans les culottes roses du dictionnaire. « Bis repetita placent », les choses répétées plaisent ; « deux têtes valent mieux qu'une » ; elle nous fouettait à coups de dictons. Il fallait n'avoir qu'une tête sur les épaules pour parler ainsi.

Or notre vie publique était épuisante.

« Éblouissez-nous ! » semblaient demander les animateurs d'émissions télévisées, comme si nous avions été trapézistes.

Invités en Belgique, en France, en Angleterre, dans les universités américaines et japonaises, pour y donner des conférences, nous avons développé une technique à toute épreuve : le discours dialectique. Il n'y avait jamais de temps mort, l'un faisait les citations, l'autre le texte. Ou bien encore nous alter-

nions avec passion, nous nous contredisions sur les points douteux. Une colère feinte, un jeu de mots, la salle applaudissait Charles. Une démonstration, un exposé au tableau noir, François avait à son tour la vedette. Le sujet préféré des organisateurs de colloque ? L'autonomie. Nous adaptions notre discours à la sauce littéraire ou politique suivant le lieu. Notre goût profond de la liberté et notre interdépendance permettaient toutes les métaphores.

Parfois « A.A. » nous accompagnait. Il en profitait pour taper des articles sur les lieux qu'il visitait, obtenir des entrevues avec les éminences dont nous faisons connaissance. A la Presse, la direction était flattée d'avoir dans ses rangs le père des « Têtes ». Cela l'avait consacré en quelque sorte « intellectuel de service » ; on lui confiait « les grands dossiers ».

Maman ne pouvait voyager aussi facilement que lui. De toute manière elle avait une peur bleue des avions de toutes couleurs. Aucune ligne aérienne ne la rassurait, aucun slogan, aucune statistique. Une seule fois elle nous accompagna jusqu'à Dallas parce que l'industrie de l'électronique y tenait un congrès auquel elle avait été déléguée. Entre deux ateliers sur l'enseignement programmé, elle assista à notre conférence et au cocktail qui suivit. Les cowboys de Dallas la fêtèrent en grand. Le thème de la mère est profond et important dans la mythologie western. Maman malade passa la nuit entière sur le toit de l'hôtel Hyatt à vomir tout le gin de son corps. « A.A. » lui offrit une carte des Alcooliques anonymes : A.A.A.

Entre nos cours à l'université, auxquels il fallait tout

de même faire acte de présence, nos conférences et colloques, nos apparitions à la télévision, et notre vie sociale, il nous restait peu de temps pour réfléchir. C'est peut-être ce qui nous sauva. Nous savions planer à la surface des idées, des gens et des choses. Surfistes des vernissages, piliers des cocktails de lancement, notre abattage ne souffrait aucune comparaison. Un verre dans chaque main, Charles et François s'adressaient simultanément à des interlocuteurs différents. A la fin de la réception nous avons fait le tour de chacun et séduit tout le monde. Spirituels et superficiels. Mais profondément inquiets : qui de nous deux était le plus aimé ? Charles chez les bourgeois cultivés ? François auprès du peuple ? Nous nous mettions souvent au lit avec un torticolis. Torticolis.

A dix-neuf ans nous avons enfin accumulé la scolarité qu'exigeaient les doctorats. Charles remit une thèse sur « la mise en abîme du personnage des jumeaux dans le roman d'aventure ». François déposa un mémoire sur « l'art de doubler son argent à coup sûr ». Les diplômes nous furent remis le jour même de notre anniversaire de naissance. L'élite veillait toujours. La grande salle de l'université était bondée à craquer comme un char de citrouilles. Les vieux messieurs ne se distinguaient les uns des autres que par leurs rangs de peaux de lapin cousues sur satin. Grande hermine. Petite hermine. Marie Lalonde et Alain-Auguste étaient coincés entre le recteur et le maire. Fiers comme des paons dans la loge des toges ils nous mettaient au monde une seconde fois. Sur la scène surchauffée, dans les corbeilles de fleurs blan-

ches et les monceaux de parchemins roulés, ce fut l'apothéose. Nous étions désormais un monstre éduqué parmi les hommes.

Le lendemain même de la cérémonie, le directeur de l'information à Radio-Canada nous offrit un job. Une émission d'actualité dont nous serions les animateurs. Cela s'intitulait « Tête à tête ». Ce n'est pas l'imagination qui les étouffe, à Radio-Canada. Charles voulait poursuivre des études en anthropologie, François était tenté par les sciences politiques. Animer une télé hebdomadaire ne pouvait pas nuire à nos études, place aux jeunes!... nous avons accepté.

La mise en marche de notre *talk-show* fut réussie. Au point d'inquiéter même la présidence de Radio-Canada! Ils croyaient que le succès allait nous monter aux têtes. Le pays était placardé de réclames où l'on étalait notre photographie de profil. L'effet était saisissant. C'était pourtant une idée d'un technicien de la Maison. Enfin. Il avait trouvé cet angle un peu par hasard. L'information a toujours besoin d'angle. Et la création a toujours besoin de hasard.

Dès le premier show ce fut extraordinaire. Nos invités ne savaient jamais quelle tête allait les interviewer. Nous avons fait pleurer des hommes politiques et des vedettes de la chanson. Ils cassaient. Littéralement. Chaque fois qu'ils mentaient à une face nous avions l'autre pour les confronter. Les vedettes se bouscullaient à l'entrée. Se montrer la fraise « Aux Têtes » devint l'objectif de l'année pour tous les parasites publics.

La télévision nous rendit à la fois définitivement

célèbres et profondément solitaires. Solitaires. Pourtant, dans la rue, les gens ne se détournaient plus avec gêne sur notre passage. Ils nous saluaient avec déférence. Avec chaleur même; ils nous adressaient la parole comme si nous étions de la famille. La famille. Cela touchait beaucoup François qui se sent comme un bien national, un morceau du patrimoine. Charles s'en fichait, il aurait préféré se voir ailleurs, chez les Papous, ou en Californie.

Les agences de publicité nous firent de nombreuses propositions qu'il nous fallut refuser. Pour l'éthique. Et parce que la publicité à la télévision est une torture inacceptable. Une seule idée d'ailleurs nous aurait amusés. La compagnie pharmaceutique Bayers se proposait d'étaler nos bouilles pour vendre ses *Aspirines*. La ritournelle disait: « un seul comprimé suffira ». Nous aurions lancé une pilule en l'air et l'aurions rattrapée avec l'une de nos deux langues.